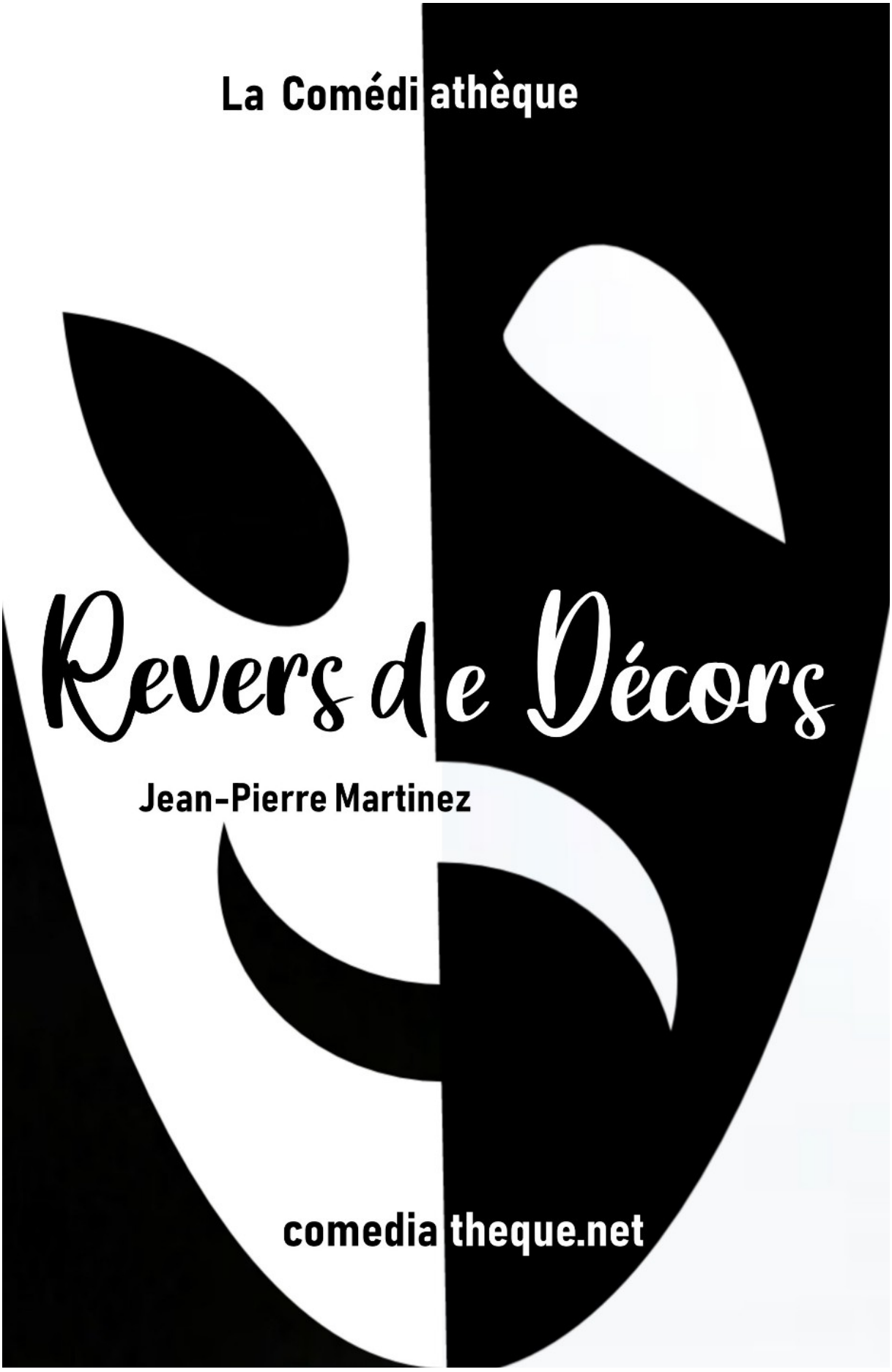
La Comédiathèque

Revers de Décors

Jean-Pierre Martinez



comediatheque.net

Ce texte est offert gracieusement à la lecture.
Avant toute exploitation publique, professionnelle ou amateur,
vous devez obtenir l'autorisation de la SACD :
www.sacd.fr

Revers de décors

Jean-Pierre Martinez

Juste avant les trois coups, les comédiens répètent une dernière fois.
Mais un événement inattendu vient compromettre le début du spectacle.
Une joyeuse farce sur le petit monde du théâtre…

Personnages :
Michael : comédien
Nancy : comédienne
Gonzague : metteur en scène
Josiane : directrice du théâtre
Edmonde : critique
Christelle : ouvreuse
Ramirez : commissaire
Sanchez : adjoint
Kevin : spectateur
Wendy : spectatrice
M. Tristounet : président
Mme Racine : présidente
Marcel : auteur

La plupart des rôles peuvent être masculins ou féminins.
Un même comédien peut interpréter plusieurs rôles
(spectateurs et présidents d'une part, metteur en scène et auteur d'autre part, peuvent être joués par la même personne)
Nombre de comédiens et comédiennes possibles : 10 à 13

© La Comédiathèque

Michael et Nancy sont debout, le premier à l'avant-scène et la deuxième un peu en retrait. Ils semblent écrasés par le destin qui les accable.

Nancy *(avec emphase)* – Que vois-tu par la fenêtre, Dimitri ?

Michael se tourne vers la salle, et fait mine de saisir les barreaux d'une fenêtre imaginaire pour regarder dehors.

Michael – Je ne vois plus rien, Natacha. Le soleil a disparu derrière la colline. Mais je crois deviner dans cette noire obscurité la présence des fantômes qui s'apprêtent à nous hanter.

Nancy – Quelle heure est-il à présent ?

Michael – Je l'ignore... Ma montre s'est arrêtée ce matin.

Nancy – Dieu fasse que ce ne soit pas un mauvais présage.

Michael – Ne nous abandonnons pas à la superstition, Natacha. C'est sûrement la pile.

Nancy – Je suis un peu nerveuse, pardonne-moi. J'ai tendance à tout surinterpréter…

Michael *(soupirant)* – Qui pourrait t'en blâmer, Natacha ? La nuit tombe sur les ruines de cette ville inconnue. Et il est vrai que nous ne sommes pas assurés de voir un nouveau jour se lever.

Silence.

Nancy – Et si nous rentrions à la maison, comme prévu, Dimitri ? Personne ne nous oblige à être des héros. Nous pouvons encore fuir…

Michael – Je ne sais plus, Natacha. Je n'ai pas le droit d'exiger de toi ce sacrifice. Mais comment pourrions-nous, demain, après une telle lâcheté, nous regarder dans la glace en nous rasant ?

Nancy – Tu as raison, Dimitri, comme d'habitude… Je serai forte, je te le promets…

Michael – Moi aussi, j'ai peur, Natacha, tu sais...

Nancy – Toi ?

Michael – Je ne suis qu'un être humain après tout. Mais comment abandonner ici tous ces orphelins qui n'ont pas de parents, et qu'une cruelle maladie a en outre privés de tous leurs pauvres souvenirs, jusqu'à celui de leur enfance malheureuse.

Nancy – C'est cruel à dire, Dimitri, mais comme ils ont perdu la mémoire, si nous les abandonnions à leur triste sort, ils nous auraient vite oubliés…

Michael – Oui, Natacha. Mais nous, nous ne les oublierions pas. Et le souvenir de cette trahison nous hanterait à jamais.

Nancy – Bien sûr, c'est notre devoir de rester à leurs côtés jusqu'au bout, mais je tremble à l'idée de ce qui pourrait nous arriver… Reverrons-nous un jour notre modeste loft à Montmartre ?

Michael – Partir ou rester... Quel affreux dilemme ! Et c'est si beau, Montmartre, en automne…

Nancy – Il est encore temps de changer d'avis, Dimitri. N'avons-nous pas déjà nos cartes d'embarquement ?

Michael sort une carte d'embarquement de sa poche et la regarde avec un air las.

Michael – Oui, je les ai imprimées ce matin, Natacha. Comme cela me paraît dérisoire à présent… *(Lisant)* Easyjet, Terminal 2B.

Nancy – Deux B… Two B, comme on dit dans la langue de Shakespeare…

Michael – Two B… or not to be. Telle est la question…

Gonzague, le metteur en scène, les interrompt en applaudissant depuis les coulisses avant d'entrer en scène.

Gonzague – Bravo ! Vous êtes complètement dans la peau de vos personnages !

Nancy – Vous trouvez, vraiment ?

Gonzague – Je dirais même plus : vous êtes vos personnages !

Michael – Merci, Gonzague !

Gonzague – Vous allez faire un triomphe ce soir, j'en suis sûr !

Nancy – Grâce à vous, Gonzague…

Michael – Merci de nous avoir fait confiance pour cette pièce.

Nancy – Être dirigée par Gonzague de Saint-Pétersbourg, le metteur en scène le plus en vogue et le mieux payé de la scène contemporaine d'aujourd'hui... Jamais je n'aurais pu en rêver, même dans mes rêves les plus fous.

Gonzague – Mais... si je vous ai choisie, c'est parce que vous le valez bien. *(Un temps)* Juste une petite chose… Et cette remarque s'adresse à tous les deux, d'ailleurs… Comment s'intitule cette pièce ?

Michael – *Le jour juste avant la nuit*…

Gonzague – Voilà… Donc, le titre de la pièce, ce n'est pas *La nuit juste avant le jour*, mais *Le jour juste avant la nuit*… Vous me suivez ?

Nancy – J'essaie, Gonzague… J'essaie…

Gonzague – Si ça s'appelait *La nuit juste avant le jour*, ce serait une pièce optimiste ! Du genre… Après la pluie vient le beau temps… À toute chose malheur est bon… Tout ce qui ne me tue pas me rend plus fort… Ce genre de conneries, vous pigez ? Mais là non !

Michael – D'accord… Donc là, ce serait plutôt… après le beau temps vient la pluie…

Nancy – Ou… le calme avant la tempête.

Gonzague – Exactement ! Toute la dimension dramatique de cette pièce est résumée dans son titre : *Le jour juste avant la nuit* ! Et il faut qu'on sente dans votre jeu cette vision désespérée de l'existence si caractéristique de l'âme russe… *(S'énervant)* C'est une tragédie, bordel ! On n'est pas dans *Au Théâtre Ce Soir* !

Nancy – Ah parce que vous trouvez que…

Gonzague – Je n'ai pas dit ça… Mais ce n'est pas une comédie de boulevard ! Même si c'est une tragédie empreinte de beaucoup d'humour, comme cela ne vous aura pas échappé non plus.

Michael – Bien sûr…

Gonzague – Et il est très important de ne pas passer non plus à côté de ce deuxième degré dans les répliques. Il faut qu'on rie aussi !

Nancy – C'est clair…

Gonzague – Allez, je ne dis plus rien. Je ne voudrais pas vous perturber à quelques minutes de la première…

Nancy – Merci de vos conseils, Gonzague.

Michael – Ça va sûrement nous aider beaucoup…

Gonzague – Vous allez être formidables, j'en suis sûr. Et vous avez intérêt ! Parce que je peux vous le dire, maintenant : Marcel Rideau, l'auteur, sera dans la salle ce soir… Ainsi qu'Edmonde Ratelier…

Nancy – La célèbre critique de *Télédrama* !

Gonzague – Comme vous le savez, elle fait la pluie et le beau temps sur la scène parisienne. Un bon papier dans *Télédrama* et le succès de la pièce est garanti. Si elle nous assassine, en revanche, c'est le four assuré… Alors soyez bons !

Gonzague s'en va. Les deux comédiens se regardent.

Michael – Tu savais que l'auteur venait à la première ?

Nancy – Non…

Michael – Jusqu'à maintenant, je n'avais pas trop le trac mais là, je sens que ça commence à monter… Pas toi ?

Nancy – Parce que l'auteur est dans la salle ? Non…

Michael – C'est parce que toi, tu n'as pas couché avec lui pour avoir ce rôle.

Nancy – Ah d'accord… Alors c'est pour ça qu'il a refusé mes avances… Ça me rassure sur mon sex appeal…

Michael – À propos de pile, j'ai vraiment beaucoup de mal avec cette réplique, pas toi ?

Nancy – Quelle réplique ?

Michael – Je te dis que ma montre s'est arrêtée, tu me dis que c'est un mauvais présage, et je te réponds que ça doit être la pile ! C'est censé être une plaisanterie ou bien…

Nancy – Comment tu le sens, toi ?

Michael – Ben justement… Je ne la sens pas, cette réplique… Et si je ne la disais pas ? Je pourrais toujours dire que j'ai eu un trou de mémoire…

Nancy – Si on commence à oublier toutes les répliques qu'on ne sent pas dans cette pièce, le spectacle va durer un quart d'heure…

Michael – Je ne dis pas que la pièce de Marcel Rideau n'est pas intéressante mais… C'est exactement le problème qu'évoquait le metteur en scène tout à l'heure... C'est un drame ou une comédie ?

Nancy – Tu crois vraiment qu'on peut situer l'action d'une comédie en Tchétchénie, dans un orphelinat dont les pensionnaires sont atteints d'une forme précoce de la maladie d'Alzheimer ?

Michael – C'est vrai que vu comme ça…

Nancy – Même avec beaucoup de deuxième degré, comme dit Gonzague.

Michael – Cette vision désespérée de l'existence si caractéristique de l'âme russe… *(Ironique)* Je ne savais pas que Marcel Rideau était russe.

Nancy – Ça doit être un russe blanc…

Michael la regarde interloqué.

Michael – Tu as couché avec qui, toi, pour avoir le rôle ?

Nancy – Le metteur en scène…

Michael – Gonzague… Oui, j'ai d'abord essayé par là moi aussi, mais ça n'a pas marché… Maintenant, je comprends pourquoi…

Christelle, l'ouvreuse, arrive avec un café à la main.

Christelle *(aimablement)* – Voilà ton café, Michael. Deux sucres, comme tu m'as demandé.

Michael – Merci ma chérie. Tu es un ange.

Nancy – Tiens, moi aussi, ça me ferait du bien un petit café… Tu peux m'en apporter un, Christelle ? Sans sucre, s'il te plaît.

Christelle *(en souriant)* – Plutôt crever, espèce de garce.

Christelle repart.

Michael – Je sens une légère tension entre vous… Il y a une raison particulière ?

Nancy – Elle, elle a réussi à coucher à la fois avec le metteur en scène et avec l'auteur.

Michael – Chapeau…

Nancy – Mais c'est moi qui ai décroché le premier rôle féminin, et elle un job d'ouvreuse.

Michael – Ce n'est pas très flatteur pour son ego, je peux comprendre…

Nancy – C'est quand même elle qui ramasse les pourboires…

Michael – Mais quand tu dis à la fois avec le metteur en scène et l'auteur, tu veux dire… en même temps ou bien successivement ?

Nancy préfère ne pas répondre.

Nancy – Et cette critique, Edmonde Ratelier, elle a la réputation d'avoir la dent dure ?

Michael – Tu ne sais pas comment on la surnomme, dans le métier ?

Nancy – Ma foi non…

Michael – Immonde Ratelier !

Nancy médite un instant cette information.

Nancy – On se refait une petite italienne ?

Michael – OK.

Nancy débite le même texte que précédemment mais très rapidement, sans aucune intonation et sans déplacement.

Nancy – Que vois-tu par la fenêtre, Dimitri ?

Michael – Je ne vois plus rien, Natacha. Le soleil a disparu derrière la colline. Mais je crois deviner dans cette noire obscurité la présence des fantômes qui s'apprêtent à nous hanter.

Nancy – Quelle heure est-il à présent ?

Michael – Je l'ignore... Ma montre s'est s'arrêtée ce matin.

Nancy – Dieu fasse que ce ne soit pas un mauvais présage.

Michael – Ne nous abandonnons pas à la superstition, Natacha. C'est sûrement la pile. *(S'interrompant)* Non, j'ai vraiment du mal avec cette réplique…

Josiane, la directrice du théâtre, arrive, accompagnée de la critique Edmonde Ratelier.

Josiane – L'auteur n'est pas avec vous ? Je le cherche partout depuis un quart d'heure…

Nancy – Désolée, nous ne l'avons pas vu…

Josiane – Vous connaissez Edmonde Ratelier, la célèbre critique de *Télédrama* ?

Michael – Qui ne connaît pas le sens aigu de la critique de Madame Ratelier…

Edmonde éternue.

Edmonde – Qu'est-ce qu'il y a comme poussière, ici ! Vous n'avez jamais pensé à donner un bon coup de balai ?

Josiane – Ah… Quand on est allergique à la poussière, mieux vaut ne pas être critique de théâtre.

Edmonde – Surtout pas de théâtre contemporain… C'est paradoxal, chère amie, mais les grands auteurs du répertoire classique sentent souvent beaucoup moins la naphtaline que les auteurs d'aujourd'hui… Prenez Shakespeare, par exemple. C'est toujours d'une incroyable modernité ! Mais est-ce qu'on jouera encore les pièces de Marcel Rideau dans cinq cents ans ?

Josiane – Madame Ratelier aurait souhaité interviewer l'auteur de la pièce avant le spectacle…

Michael *(à la critique)* – Michael Delamare… J'incarne le personnage de Dimitri dans la pièce…

Edmonde – Monsieur Delamare… Ravie de vous rencontrer. Je ne vous connaissais que par ce navrant feuilleton sur TF2… Comment est-ce que ça s'appelait déjà ? *La Confiture et les Mouches* ?

Michael – *Le Miel et les Abeilles*.

Edmonde – À la télé, vous aviez l'air plus grand…

Michael – Et voici ma partenaire, qui joue le rôle de Natacha…

Nancy – Nancy Simpson, très honorée, Madame Ratelier…

Edmonde – Votre visage me dit quelque chose, Mademoiselle Simpson, mais je n'arrive pas à vous remettre…

Nancy – Vraiment… Moi qui me pensais inoubliable…

Edmonde – J'ai dû vous apercevoir aussi à la télévision… Dans un dessin animé, peut-être…

Nancy – Vous avez dû me voir dans une publicité…

Edmonde – Bien sûr ! Ça me revient, maintenant… Pour le papier hygiénique !

Nancy – Je suis très flattée que vous ayez suivi ma carrière artistique avec autant d'attention…

Edmonde – Alors comme ça, vous avez décidé de troquer le papier hygiénique pour les textes de théâtre contemporains ? Remarquez, on se demande parfois si on ne ferait pas mieux de les éditer sur ce genre de papier…

Nancy – J'ai eu envie de relever de nouveaux défis, et d'être confrontée à des challenges plus motivants…

Edmonde – Je suis impressionnée, Mademoiselle. Vous parlez comme un cadre commercial qui viendrait d'accepter un poste en Chine pour y exporter du riz camarguais.

Nancy – Une véritable artiste doit prendre des risques, n'est-ce pas ? Se remettre en question sans arrêt. Avec cette pièce, j'ai l'impression de m'engager pleinement au service du théâtre d'aujourd'hui, et de contribuer à édifier les masses laborieuses que la société capitaliste essaie d'abrutir encore un peu plus grâce à la télévision.

Edmonde – Après tout, pourquoi pas vous ? Tout le monde fait du théâtre, maintenant. Même les footballeurs à la retraite.

Josiane – C'est vrai que c'est plus difficile pour un comédien à la retraite de se lancer dans une carrière de footballeur professionnel…

Edmonde – Et en plus, ils se permettent de nous faire la morale ! Ils ont gagné des salaires indécents dans leurs clubs de foot de préférence étrangers pendant des années, ils continuent à s'en mettre plein les poches en tournant dans des publicités pour les assureurs et les banques, et ils jouent dans des pièces qui dénoncent les travers du système capitaliste…

Josiane – La vieillesse est un naufrage… Si Che Guevara était encore vivant aujourd'hui, allez savoir s'il ne tournerait pas dans des publicités pour des après-rasage…

Edmonde – Vous touchez le fond, ma chère Josiane.

Josiane – Pardon ?

Edmonde – Je veux dire le fond du problème. Voilà le véritable drame de la condition humaine, chère amie ! L'homme vit beaucoup trop longtemps ! Et la médecine s'acharne à lui faire gagner encore quelques mois chaque année. Passé trente ans, on ne peut que se répéter ou se caricaturer. Tous les artistes dignes de ce nom devraient être morts à trente ans, croyez-moi. Sans parler des autres…

Christelle, l'ouvreuse, revient avec un air catastrophé.

Christelle – C'est épouvantable, Madame la Directrice… Il est arrivé un terrible malheur…

Edmonde – Cette petite, en revanche, joue très bien la comédie. Je lui prédis une grande carrière… Dans quelle pièce joue-t-elle en ce moment ?

Josiane – C'est l'ouvreuse, Edmonde… Elle aussi rêvait de faire du théâtre, mais elle n'a pas réussi à passer l'épreuve du casting… Quoi donc, mon enfant ? Parlez sans crainte !

Christelle – Marcel Rideau !

Josiane – L'auteur ? Eh bien quoi mon petit ?

Christelle – Je viens de le retrouver.

Josiane – Ah, enfin !

Christelle – Il était enfermé dans les toilettes.

Michael – Le trac, peut-être… Moi-même, il m'arrive très souvent de vomir avant une première.

Edmonde – Vu les pièces dans lesquelles vous avez joué jusqu'ici, cela ne m'étonne guère, mon jeune ami…

Christelle – Vous ne comprenez pas… Monsieur Rideau est mort !

Josiane – Mort ? Qu'entendez-vous par mort exactement ?

Christelle – Je viens de le trouver pendu dans les toilettes.

Josiane – Rideau ? Pendu !

Christelle – Il s'est pendu avec le cordon de la chasse d'eau, Madame la Directrice ! Croyez-moi, c'est un spectacle épouvantable à voir…

Edmonde – Et pourtant, en tant qu'ouvreuse dans un théâtre, vous avez dû en voir beaucoup.

Josiane – Beaucoup d'auteurs pendus dans les toilettes ?

Edmonde – Beaucoup de spectacles épouvantables !

Josiane – Ah, oui, bien sûr…

Edmonde – Tout de même… Un auteur qui se suicide quelques minutes avant le lever de rideau pour sa première… Quel panache ! Voilà un véritable artiste !

Christelle – Hélas, je ne suis pas sûre qu'il s'agisse d'un suicide…

Edmonde – Et vous pencheriez plutôt pour quoi ? Un accident domestique ?

Christelle – Monsieur Rideau a les mains attachées dans le dos avec du scotch.

Josiane – Les mains attachées à une bouteille de scotch ?

Edmonde – Les auteurs sont souvent un peu portés sur la bouteille.

Christelle – Un rouleau de scotch !

Josiane – Ah oui, évidemment, ça change tout…

Edmonde – Vous pensez que ça pourrait être un meurtre ? De mieux en mieux… On se croirait dans un de ces mélodrames qu'on donnait autrefois sur le Boulevard du crime…

Michael – Un meurtre ! Mais c'est affreux !

Nancy – Et le criminel est peut-être encore parmi nous… Il faut prévenir la police !

Josiane – Je m'en charge…

Michael *(lui tendant son portable)* – Prenez mon smartphone. Je sais que vous n'avez pas de portable…

Edmonde *(à Josiane)* – Utilisez plutôt le vieux téléphone à cadran qui est dans votre bureau poussiéreux. Pour appeler la police afin de la prévenir d'un crime, ce sera plus théâtral…

Josiane – Vous avez raison…

Josiane sort, suivie de Christelle. Gonzague arrive.

Gonzague – Ah, Madame Ratelier, j'espère que vous n'êtes pas venue pour nous assassiner…

Edmonde – En ce qui concerne l'auteur de la pièce, mon cher Gonzague, il semblerait que quelqu'un d'autre s'en soit déjà chargé à ma place…

Gonzague – Mais que me chantez-vous là, Ratelier ? Et vous en faites une tête… Que se passe-t-il ? On s'apprête à lever le rideau…

Michael – Justement… L'ouvreuse vient de retrouver Marcel Rideau pendu dans les toilettes.

Gonzague – C'est une plaisanterie ?

Nancy – Hélas non, Gonzague…

Gonzague – Alors c'est pour ça que les toilettes étaient occupées depuis aussi longtemps. Je voulais y aller, et je me demandais qui pouvait bien… Marcel Rideau s'est suicidé ?

Edmonde – Apparemment, il s'agirait plutôt d'un crime…

Nancy – Même si l'hypothèse d'un accident du travail n'est pas encore tout à fait écartée…

Michael *(sceptique)* – Pendu à la chasse d'eau les mains attachées dans le dos avec du scotch ?

Gonzague – Je me demandais aussi où était passé mon rouleau de scotch… Mais c'est épouvantable ! Alors il ne nous reste plus qu'à annuler la représentation…

Nancy – On ne va pas jouer ?

Gonzague – Comment voulez-vous jouer une pièce alors que son auteur se balance encore au bout de la corde de la chasse d'eau avec laquelle il vient de se pendre ?

Michael – Ou d'être pendu…

Edmonde – Ah non, vous n'allez pas annuler ! J'avais déjà écrit ma critique pour m'avancer un peu…

Gonzague – Apparemment, vous avez travaillé pour rien.

Edmonde – Ça m'apprendra à être aussi consciencieuse…

Gonzague – J'espère au moins que la critique n'était pas trop mauvaise…

Edmonde – Rassurez-vous, la directrice est très amie avec un député qui peut me faire obtenir la médaille de Chevalier des Arts et des Lettres… Je ne vais pas éreinter les pièces qui se jouent dans son théâtre.

Gonzague – Cela m'étonnait aussi que vous soyez venue en personne… On sait bien que les critiques assistent très rarement aux spectacles sur lesquels ils écrivent.

Edmonde – On ne m'y reprendra pas… Pour une fois j'écrivais une critique élogieuse, je ne vais pas pouvoir la publier !

Michael – Ne vous inquiétez pas, Madame Ratelier… Si vous publiez une critique sur un spectacle qui n'a pas eu lieu, je pense que personne ne le remarquera…

Nancy – Et si en plus il s'agit d'une bonne critique, personne n'ira s'en plaindre.

Gonzague – De toute façon, personne ne va plus au théâtre.

Edmonde – Et surtout pas les lecteurs de *Télédrama*… Il y a bien longtemps qu'ils ne regardent plus le théâtre qu'à la télévision…

Gonzague – Qu'ils aillent se faire pendre, eux aussi, avec la corde de leur chasse d'eau pendant la pause publicitaire…

Edmonde – Savez-vous, mon cher Gonzague, pourquoi le mot corde ne doit jamais être prononcé dans un théâtre, pas plus que le mot rideau ou le mot sifflet ?

Gonzague – Je l'ignorais jusque-là, mais je commence à avoir une petite idée…

Edmonde – Eh bien à vrai dire, il y a plusieurs théories quant à l'origine de cette superstition… La première, c'est que les saltimbanques d'autrefois étaient souvent des crève-la-faim…

Gonzague – Ça n'a d'ailleurs pas tellement changé pour bon nombre d'entre eux…

Edmonde – Il leur arrivait donc fréquemment de voler une poule.

Gonzague – Aujourd'hui encore, ce sont les poules qui les nourrissent bien souvent…

Edmonde – Ce qui fait qu'après avoir foulé les planches d'un théâtre, il n'était pas rare que les comédiens de l'époque finissent par fouler celles d'un échafaud… la corde au cou. La deuxième origine supposée de cette superstition est plutôt liée à…

Christelle revient.

Christelle – Les spectateurs sont déjà là… Qu'est-ce qu'on fait ?

Michael – On ne peut quand même pas jouer la première comme si de rien n'était. Il y a mort d'homme !

Gonzague – Ou alors on lui rend un hommage juste avant de lever le rideau… Je peux improviser un petit discours…

Edmonde – Vous étiez un ami proche ?

Gonzague – J'ai dit que je pouvais improviser…

Edmonde – Bon, dans ce cas, je vais me mettre aussi à la rédaction de sa notice nécrologique. Je la ferai paraître en même temps que la critique qui encensera la première de sa pièce que je n'ai pas vue…

Gonzague, Edmonde et Christelle sortent.

Nancy – Et moi qui devais faire mes débuts de jeune première sur les planches ce soir… Voilà une carrière théâtrale qui commence bien…

Michael – Voyons les choses positivement… On n'aura pas à jouer dans cette pièce affligeante… S'il ne me manquait pas encore quelques heures pour valider mon statut d'intermittent, j'avoue que pour moi, ce serait presque un soulagement…

Nancy – Le pire, c'est que j'aurais couché avec le metteur en scène pour rien.

Michael – Ce n'était pas un bon coup ?

Nancy – En fait, je ne sais pas trop. Je me suis endormie avant qu'il ait fini… Bon ben on ne va pas rester plantés là…

Michael – On n'a qu'à retourner en loge en attendant de savoir ce qui se passe…

Ils s'apprêtent à sortir.

Nancy – Et l'auteur, c'était un bon coup ?

Michael – Phénoménal…

Nancy – Ce n'est pas ce que m'a dit l'ouvreuse.

Michael – Elle n'a peut-être pas su par où le prendre…

Nancy – C'est sûrement pour ça qu'elle est restée ouvreuse…

Nancy et Michael sortent tous les deux. Arrivent Josiane, la directrice du théâtre, et Christelle, l'ouvreuse.

Josiane – Vous ne l'avez pas décroché, au moins ?

Christelle – Le téléphone ?

Josiane – Le pendu ! Vous savez que dans ces cas-là, il ne faut toucher à rien avant l'arrivée de la police ! C'est en tout cas ce qu'on dit dans toutes les séries policières à la télévision…

Christelle – Je l'ai laissé où il est, rassurez-vous… Mais c'est vrai que si on a envie d'aller aux toilettes…

Josiane – Eh bien vous vous retenez mon petit ! Ou alors vous allez au cinéma d'à côté. Il y a des toilettes dans le hall… Où est passée Ratelier ?

Christelle – Je l'ai aperçue qui se rinçait l'œil dans les loges tout à l'heure pendant que les comédiens se changeaient…

Le Commissaire Ramirez et son adjoint Sanchez arrivent (Ramirez et Sanchez peuvent aussi bien être homme ou femme).

Josiane – Qu'est-ce que vous foutez là, vous ? Vous êtes entrés par la porte de derrière ?

Christelle *(pour elle-même)* – Je me demande si ce n'est pas ce que j'aurais dû faire dans cet Hôtel Ibis pour avoir le premier rôle dans cette pièce…

Ramirez – Ne vous inquiétez pas, on est de la maison… D'ailleurs, on nous appelle les guignols… *(Il montre sa carte tricolore)* Commissaire Ramirez, et voici mon adjoint Sanchez…

Josiane – Je suis vraiment confuse, Commissaire… Je vous avais pris pour des spectateurs égarés… Il y a un cinéma porno juste à côté, et certains clients se trompent de porte. Ils constituent d'ailleurs une part non négligeable de notre clientèle. *(Tendant la main au commissaire)* Josiane Lefour, je suis la directrice de ce théâtre.

Ramirez *(prenant sa main)* – Ah oui, on sent tout de suite que vous êtes une femme à poigne, Madame Lefour.

Josiane – Pardonnez-moi cette méprise…

Ramirez lance un regard autour de lui.

Ramirez – Voici donc le théâtre du crime… Vous êtes déjà allé au théâtre, Sanchez ?

Sanchez – Le théâtre ? Vous voulez dire… *La Cage aux Folles*, ce genre de conneries…

Ramirez – Mais non, pas la Cage aux Folles, Sanchez ! Le théâtre, le vrai ! William Shakespeare ! Pierre Corneille ! Jean-Baptiste Poquelin ! Laurent Ruquier !

Josiane – Nous n'avons touché à rien, commissaire. Le corps se trouve dans les toilettes. Si vous voulez bien vous donner la peine…

Ramirez – Allez jeter un coup d'œil, Sanchez. Et voyez si la victime a bien tiré la chasse avant de se ligoter les mains dans le dos avec du scotch et de se pendre avec la corde de la chasse d'eau.

Sanchez – Et si ce n'est pas le cas, commissaire ?

Ramirez – Eh bien vous envoyez les selles au labo ! *(À Josiane)* Il faut tout leur apprendre…

Josiane – L'ouvreuse va vous accompagner…

Ramirez – Et n'oubliez pas le pourboire, Sanchez !

Sanchez – Je ne suis pas sûr d'avoir de la monnaie…

Christelle – Par ici, je vous prie…

Christelle sort, suivie par Sanchez. Ramirez se marre.

Ramirez – Sacré Sanchez… Il débute dans le métier, il faut bien le bizuter un peu… Mais ce n'est pas méchant, vous savez…

Josiane – J'imagine que vous souhaitez interroger les différents protagonistes de ce drame…

Ramirez – Ah parce que c'est un drame ? Je vous avoue que j'ai une petite préférence pour la comédie. Avec mon métier, vous comprenez, si c'est pour retrouver des macchabées sur scène quand je sors le samedi soir avec ma femme…

Josiane – Je parlais du meurtre, commissaire.

Ramirez – Bien sûr…

Josiane – Enfin, s'il s'agit vraiment d'un meurtre…

Ramirez – Hun, hun… Ce n'est pas vous qui l'avez tué, au moins, Josiane ?

Josiane – Moi, Commissaire ?

Ramirez – Vous savez, quand on s'appelle Josiane… On est déjà dans le collimateur de la justice… On parle toujours du délit de sale gueule, mais il y a aussi des prénoms, comme le vôtre, qui sont défavorablement connus de nos services, comme on dit.

Josiane – Mon prénom ?

Ramirez – Si vous saviez le nombre de Josiane que j'ai arrêtées dans ma carrière en tant que serial killeuses ou exhibitionnistes.

Josiane – Vraiment ?

Ramirez – En général, les Josiane sont des perverses narcissiques, et c'est une règle qui ne souffre que très peu d'exceptions, croyez-en mon expérience…

Josiane – Je vous assure, Commissaire, que mon casier judiciaire est totalement vierge. Tout comme moi, d'ailleurs.

Ramirez – Mais je plaisante, Josiane !

Josiane – Vous m'avez fait peur, Commissaire...

Ramirez – Enfin, vous ferez peut-être un peu moins la maline quand mon adjoint Sanchez vous aura passée à tabac. Vous avez déjà reçu un coup de Bottin Mondain sur la tête, Madame Lefour ?

Josiane – Je pensais que ce genre de méthodes n'avait plus cours dans la police…

Ramirez – Moi, je serais plutôt pour la douceur et la psychologie. Mais dans tous les métiers, vous savez, il y en a qui préfèrent continuer à travailler à l'ancienne… Même parmi nos nouvelles recrues. La foi des nouveaux convertis !

Josiane – Mais je vous jure, Commissaire, que…

Ramirez – Je plaisante, Josiane ! Pour une femme de théâtre, vous n'avez pas tellement le sens de l'humour, dites-moi. C'est important, l'humour, vous savez… Surtout quand on fait un métier comme le vôtre. Comme le mien aussi, d'ailleurs…

Josiane – Excusez-moi, je suis un peu perturbée. Avec tout ce qui vient de me tomber sur la tête…

Ramirez – Et la critique, vous êtes sûre qu'elle n'est pas dans le coup ?

Josiane – Pourquoi aurait-elle fait une chose pareille ?

Ramirez – Les critiques ont l'habitude d'assassiner les auteurs, non ? *(Josiane est à nouveau déstabilisée.)* Ah, je vous ai encore eue, Josiane… Bon alors ils sont où, les comiques ?

Josiane – Les comiques ?

Ramirez – Les comédiens !

Josiane – Je vous les envoie tout de suite, Commissaire. Vous désirez un café, ou un petit remontant ?

Ramirez – Vous n'auriez pas une ligne de coke plutôt ? Je sais que dans le monde du show-biz, c'est un produit de consommation courante, j'étais à la mondaine avant. C'est d'ailleurs là que j'ai contracté cette mauvaise habitude. J'essaie d'arrêter, mais vous savez ce que c'est…

Josiane *(souriant)* – Ah non, Commissaire, cette fois vous ne m'aurez pas…

Ramirez – Pardon ?

Josiane – Vous plaisantez, n'est-ce pas ?

Ramirez *(très sérieux)* – Est-ce que j'ai l'air de plaisanter, Josiane ?

Josiane – Je vais me renseigner, mais je ne vous promets rien…

Josiane sort. Ramirez se marre.

Ramirez – Josiane…

Resté seul, Ramirez s'avance vers le devant de la scène, en prenant des poses.

Ramirez *(théâtral)* – To be… or not to be ?

Michael arrive par derrière.

Michael – Vous connaissez la pièce, Commissaire ?

Ramirez se retourne surpris et un peu embarrassé.

Ramirez – Qui ne la connaît pas ?

Michael – Marcel Rideau était un immense auteur. Sa disparition nous laisse tous orphelins…

Ramirez – Marcel ?

Michael – L'auteur de la pièce que nous nous apprêtions à jouer ce soir ! Et qu'on vient de retrouver pendu au cordon de la chasse d'eau.

Ramirez – Marcel, bien sûr…

Michael – C'est bien pour enquêter sur ce drame que vous êtes là, Commissaire, non ?

Ramirez – Et c'est une affaire que je me fais un point d'honneur à élucider dans les délais les plus brefs, cher ami. Car le commissaire Ramirez est l'ami du théâtre. Et l'ennemi de la pègre. Alors comme ça, vous êtes comédien ?

Michael – Oui, Commissaire.

Ramirez – Mais le théâtre, c'est vraiment votre métier ou bien… vous avez un vrai boulot à côté ?

Michael – Le théâtre est avant tout une passion, vous savez…

Ramirez – Moi aussi, j'ai fait un peu d'art dramatique quand j'étais au lycée. D'ailleurs, ça m'a beaucoup servi dans mon métier. Enfin, je ne suis qu'un amateur…

Michael – Non, non, mais… On sent que vous avez une très bonne présence sur scène.

Ramirez – Vous trouvez ?

Michael – Absolument. Ainsi qu'un gros potentiel comique.

Ramirez – Venant de la part d'un vrai professionnel, ça me touche beaucoup…

Michael – Et permettez-moi d'ajouter : une très bonne diction.

Ramirez – Ah, la diction ! Très important la diction. *(Surarticulant)* Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur nos têtes ?

Michael – Papa boit dans les pins, papa peint dans les bois, dans les bois papa boit et peint.

Ramirez – Si six cents scies scient six cent cigares, six cents six scies scieront six cents six cigares.

Michael – Dis-moi petite pomme, quand te dépetitepommeras-tu ? Je me dépetitepommerai quand toutes les petites pommes se dépetitepommeront. Or comme toutes les petites pommes ne se dépetipommeront jamais, petite pomme ne se dépetitepommera jamais.

Ramirez, impressionné, s'apprête à enchaîner avant de renoncer.

Ramirez – Oui, bon, revenons à nos moutons… Nom, prénom, état civil, profession…

Michael – Delamare Michael, célibataire, comédien.

Ramirez – Alors Monsieur Delamare, que pouvez-vous me dire au sujet de la victime ? Il était auteur de théâtre, c'est bien ça ?

Michael – Un immense auteur, commissaire.

Ramirez – Savez-vous si Monsieur… Rideau avait une vie dissolue, comme la plupart de ses congénères dramaturges?

Michael – Pas à ma connaissance, commissaire.

Ramirez – Des addictions particulières ? Héroïne, cocaïne, cocacolaïne…

Michael – Je ne pense pas…

Ramirez – Des maîtresses ? Une femme trompée qui aurait pu vouloir se venger de ses infidélités?

Michael – Je crois pouvoir affirmer que Marcel Rideau n'était pas un coureur de jupons.

Ramirez – Et qu'est-ce qui vous fait penser que ce monsieur n'était pas porté sur la chose, Delamare ?

Michael – Je n'ai pas dit que Marcel Rideau n'était pas porté sur la chose, commissaire. J'ai dit que ce n'était pas après les jupons qu'il courait.

Ramirez – N'essayez pas de m'embrouiller, hein ? C'est vous qui teniez la chandelle, peut-être ?

Michael – Oui, on peut dire ça comme ça…

Ramirez – Quand et où avez-vous vu la victime pour la dernière fois ?

Michael – Eh bien… C'était je crois pour une première lecture de sa pièce. À l'Hôtel Ibis de la Porte de Montreuil. Chambre 214. Il y a environ un mois, vers deux heures du matin.

Ramirez – Donc, vous n'êtes pas la dernière personne à avoir vu Marcel Rideau vivant.

Michael – En tout cas, je crois pouvoir affirmer que je suis la dernière personne à l'avoir vu en caleçon…

Ramirez – Une dernière question, Monsieur Delamare. Et je vous prierais d'y répondre cette fois sans détours…

Michael – Je vous écoute, commissaire ?

Ramirez – À votre connaissance, Monsieur Marcel Rideau avait-il une bonne assurance-vie ?

Michael – Je l'ignore, commissaire. Vous pensez que cela pourrait être le mobile du crime ?

Ramirez – Quelle drôle d'idée… Non, c'est juste que j'ai moi-même un petit héritage à placer, et je me demande si je dois opter pour l'immobilier ou pour un produit d'épargne… Qu'est-ce que vous en pensez ?

Michael – La pierre, ça reste quand même le meilleur placement à long terme, Commissaire.

Ramirez – Vous avez raison, surtout la pierre tombale… Je crois que finalement, je vais investir dans un caveau de famille. Merci de votre aide, Monsieur Delamare. Ce sera tout pour l'instant. Vous pouvez m'envoyer votre partenaire ?

Michael – Je me l'envoie tout de suite, commissaire. Je veux dire… je vous l'envoie tout de suite.

Ramirez – Ah, il faudra encore travailler votre diction, cher ami. C'est combien ces six saucissons-ci ? C'est six sous ces six saucissons-ci. Six sous ceux-ci, six sous ceux-là aussi…

Michael *(l'interrompant)* – Petit pot de beurre, quand te dépetitpotdebeurrerastu ? Je me dépetitpotdebeurreriserai quand tous les petits pots de beurre...

Ramirez *(l'interrompant)* – Oui, bon, ça va, assez rigolé…

Michael sort. Sanchez revient.

Sanchez – J'ai décroché le pendu, commissaire.

Ramirez – Avant l'arrivée de la police scientifique ?

Sanchez – Ce n'est pas très professionnel, je sais, mais au moins, on pourra utiliser les toilettes…

Ramirez – Vous avez raison. Quelle idée, aussi, de se pendre dans un endroit pareil… Et qu'est-ce que vous avez fait du corps ?

Sanchez – Je l'ai suspendu à un cintre, dans les loges, avec les costumes de la pièce… Vous privilégiez toujours la thèse du suicide, commissaire ? Même si la victime avait les mains attachées dans le dos ?

Ramirez – J'ai connu un contorsionniste autrefois qui s'est suicidé en s'étranglant lui-même avec ses orteils alors qu'il avait les mains attachées avec des menottes au radiateur de mon bureau…

Sanchez – Pour faire croire à une bavure policière, j'imagine…

Ramirez – Il faut se méfier des apparences, Sanchez. C'est le b.a.-ba de notre métier. Derrière chaque contorsionniste peut se cacher un gauchiste prêt à tout pour salir l'honneur de la police.

Sanchez – Vous avez raison, Commissaire…

Ramirez – Bon, alors quelles sont vos conclusions, Sanchez.

Sanchez – Je pense comme vous, commissaire. Beaucoup de gens nous détestent, alors que nous risquons notre vie chaque jour pour assurer la sécurité de nos concitoyens…

Ramirez – Je parlais de la victime, Sanchez. Quelles sont vos constatations ?

Sanchez – Apparemment, le décès est consécutif à la pendaison. Je veux dire par là que Rideau était encore vivant avant de se pendre.

Ramirez – Ou d'être pendu, Sanchez. Attention, pas de conclusions hâtives.

Sanchez – L'homme, cependant, ne semble pas avoir résisté. Le scotch qui a été utilisé pour lui lier les mains, en revanche, a, lui, très bien résisté. J'aimerais bien connaître la marque pour avoir la même au bureau.

Ramirez – Vous n'avez qu'à envoyer un échantillon du scotch au labo, ils nous trouveront sûrement la marque. C'est vrai que du scotch de qualité, de nos jours, c'est très difficile à trouver.

Sanchez – Autre détail qui pourrait avoir son importance, commissaire : le cordon avec lequel Rideau s'est pendu est bleu…

Ramirez – Un cordon bleu, je vois… Tout le contraire de ma belle-mère, hélas… Autre chose, Sanchez ?

Sanchez – Non… Enfin si. Rideau avait le pantalon baissé jusqu'aux genoux. Bizarre, non ?

Ramirez – Vous ne baissez pas votre pantalon, lorsque vous allez aux toilettes, Sanchez ?

Sanchez – Si… Mais pas lorsque je vais aux toilettes pour me suicider.

Ramirez le regarde, intrigué.

Ramirez – Et vous vous êtes déjà raté combien de fois, Sanchez ?

Sanchez – Comment ça, commissaire ?

Ramirez – Vous savez, si vous avez des problèmes personnels, vous pouvez m'en parler. Je suis votre patron, certes, mais je suis aussi votre ami. Que dis-je, presque votre père…

Sanchez – Ah, non, mais je voulais dire : si je voulais me suicider, et que j'allais aux toilettes pour ça, je ne baisserais certainement pas mon pantalon…

Ramirez – Vous me rassurez, Sanchez…

Sanchez – D'ailleurs, si je voulais me suicider, j'utiliserais plutôt mon arme de service, comme les collègues. C'est quand même plus viril, pas vrai Commissaire ? La pendaison, c'est plutôt un truc de gonzesses, non ?

Nancy arrive.

Ramirez – Allez vous faire pendre ailleurs, Sanchez. Je dois m'occuper de mademoiselle. Profitez-en pour prendre la déposition de Monsieur Delamare que je viens d'interroger. Mais je vous préviens, ce type ne m'a pas l'air très franc du collier. Un conseil, Sanchez, ne lui tournez jamais le dos…

Sanchez sort.

Ramirez – À nous deux, Nancy. Vous permettez que je vous appelle Nancy ?

Nancy – Bien sûr, Commissaire.

Ramirez – Tout d'abord, une petite question, au sujet de votre prénom, justement. Quelque chose m'intrigue. Nancy… Ça a un rapport avec la ville ?

Nancy – La ville ?

Ramirez – La ville de Nancy ! Non, parce que moi aussi, je suis originaire de là-bas, figurez-vous. Ça nous ferait déjà un point commun…

Nancy – Vous, commissaire Ramirez, vous êtes originaire de Nancy ?

Ramirez – J'ai perdu l'accent du pays, je sais… Mais j'ai quitté Nancy à l'âge de dix-huit ans, pour m'engager dans la légion… C'est d'ailleurs à ce moment que j'ai opté pour ce nouveau patronyme de Ramirez afin de brouiller les pistes... Mon vrai nom, c'est Roberta Zimmerman. Enfin, c'est une autre histoire. Et vous ?

Nancy – Je suis d'origine anglaise, commissaire, tout simplement…

Ramirez – Nancy Simpson, bien sûr… C'est un nom anglo-saxon. Comme Johnny Hallyday ou Eddie Mitchell…

Nancy – En Angleterre, Nancy est un prénom très courant…

Ramirez – Allez savoir pourquoi ? Pourtant, il n'y a aucune ville qui s'appelle Nancy en Grande-Bretagne… Enfin, venons-en à l'affaire qui nous occupe… Vous connaissiez personnellement la victime ?

Nancy – Je l'ai rencontré une ou deux fois…

Ramirez – À l'hôtel Ibis de la Porte de Montreuil, peut-être…

Nancy – Désolée, mais je ne fréquente pas les hôtels Ibis… Pour qui me prenez-vous, Commissaire ?

Ramirez – Allons ! Tout le monde sait que dans le monde du show-biz règne un certain relâchement des mœurs, et les comédiennes ont la réputation d'avoir la cuisse légère… Vous seriez la seule à n'avoir jamais couché pour décrocher un pendu ? Je veux dire pour décrocher un rôle…

Nancy – J'ai dit que je ne fréquentais pas les hôtels Ibis, Commissaire. Je n'ai pas parlé des Sofitel ou des Hilton.

Ramirez – Donc vous me confirmez que vous n'avez jamais été la maîtresse de Monsieur Rideau.

Nancy – Si vous me permettez, Commissaire, j'étais très au-dessus de ses moyens… Vous savez, avant de faire du théâtre, j'étais une vedette du petit écran…

Ramirez – Je vous ai adorée dans cette pub pour le papier toilette. D'ailleurs, si vous me permettez, à mon tour… *(Sortant un stylo)* Je peux vous demander un autographe ? C'est pour ma mère. Elle ne rate jamais un passage de ce spot publicitaire à la télévision.

Nancy – Mais je vous en prie…

Sanchez fait à nouveau irruption.

Ramirez – Oui Sanchez ?

Sanchez – Je vous dérange un instant, Commissaire, mais je viens de faire une découverte intéressante…

Sanchez tend un rouleau de papier hygiénique à Ramirez.

Ramirez – Qu'est-ce que c'est que ça ?

Sanchez – Le papier hygiénique… Celui qui se trouvait dans les toilettes où on a retrouvé Marcel Rideau pendu…

Ramirez – Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de ça, Sanchez ? Vous voyez bien que je suis en rendez-vous…

Sanchez – Marcel Rideau avait une boule de papier hygiénique dans la bouche lorsqu'on l'a retrouvé mort. Sans doute pour l'empêcher de crier…

Ramirez – Et alors ?

Sanchez – Eh bien… Le papier toilette utilisé pour bâillonner l'auteur est de la même marque que celui pour lequel Mademoiselle a fait de la publicité à la télé il y a une dizaine d'années…

Nancy – Un peu moins que ça, quand même… Et j'étais presque une enfant…

Ramirez – Et quelles conclusions en tirez-vous, Sanchez ?

Sanchez – Aucune… Mais je pensais que ce détail pouvait vous intéresser, Commissaire… Vous m'avez toujours dit que dans une enquête, il ne fallait négliger aucun détail…

Ramirez – Mais ça m'intéresse, Sanchez, ça m'intéresse… Merci, vous pouvez disposer…

Sanchez sort.

Nancy – Rien de plus normal à ce que cette marque de papier soit présente dans les toilettes du théâtre, Commissaire. Le fabricant est le sponsor officiel de notre spectacle.

Ramirez – Mais c'est très généreux de sa part de soutenir ainsi la création théâtrale contemporaine.

Nancy – Alors bien entendu, pour le remercier, nous mettons ses produits en tête de gondole, si je puis m'exprimer ainsi. Tout comme les livres des Editions l'Après-Scène, qui ont publié la pièce de Marcel Rideau, et que l'auteur devait dédicacer après le spectacle…

Ramirez – Mais c'est inespéré, chère amie… Accepteriez-vous de me signer votre autographe directement sur ce papier ? J'offrirai le rouleau à ma mère pour Noël, c'est le plus beau cadeau que je pouvais lui faire.

Nancy appose sa signature sur le rouleau de papier.

Nancy – Et voilà, commissaire…

Ramirez – Merci infiniment, Nancy… Je ne vous ennuierai pas davantage avec mes questions…

Nancy – Merci Commissaire.

Ramirez – Me permettez-vous de vous escorter jusqu'à votre loge où j'imagine, vous désirez vous déshabiller, puisque ce spectacle est annulé…

Nancy – Avec plaisir, commissaire.

Ramirez – J'en profiterai pour explorer un peu les lieux…

Nancy – Je m'offre à vous comme guide. Par où souhaitez-vous commencer la visite ?

Ramirez – Pourquoi pas par les toilettes ? Elles viennent de se libérer…

Nancy – Suivez-moi, commissaire…

Ils sortent. Sanchez arrive et tombe sur Christelle qui arrive elle aussi, très préoccupée.

Christelle – C'est une catastrophe… Tous les spectateurs sont déjà là… Si on doit annuler la représentation, qu'est-ce qu'on va leur dire ? Ça va être une émeute…

Sanchez – Voulez-vous que j'appelle un ou deux cars de CRS pour les disperser ?

Christelle – Je ne pense pas que ce sera nécessaire, tout de même… Vous n'auriez pas croisé le commissaire ?

Sanchez – Justement, je le cherche…

Christelle – Je crois qu'il voulait interroger les spectateurs. Ils sont là, juste à côté…

Sanchez – Tous ?

Christelle – Je les fais entrer ?

Sanchez – Allez-y, je vais m'en occuper.

Christelle – Par ici, je vous en prie.

Kevin et Wendy arrivent, allure très populaire.

Sanchez – Il n'y en a que deux ?

Christelle – C'est du théâtre subventionné, vous savez… Les spectateurs, c'est une espèce en voie de disparition…

Sanchez – Ils ont l'air d'être en couple… Vous voulez qu'on les mette en cage au commissariat pour voir s'ils arrivent à se reproduire en captivité ?

Christelle – Il y en a deux autres, mais je me suis dit que vous préféreriez sûrement commencer par interroger les spectateurs payants. Ce sont eux les premiers suspects, non ?

Sanchez – Ah, oui, et pourquoi ça ?

Christelle – Entre nous, qui voudrait payer pour voir une pièce pareille ?

Sanchez – C'est quoi, le titre, déjà ?

Christelle – *Le jour juste avant la nuit*.

Sanchez – C'est vrai que ce n'est pas très vendeur…

Christelle – Je vous les laisse…

Christelle sort. Sanchez toise les deux spectateurs.

Sanchez – Et vous allez me faire croire que vous vous intéressez au théâtre contemporain ?

Kevin – Non, pourquoi ?

Sanchez – Comment ça, non ? Vous êtes bien venus pour voir une pièce intitulée *Le jour juste avant la nuit* ?

Wendy – Pas du tout ! On venait au cinéma pour voir un film intitulé *L'Arrière Train Sifflera Trois Fois*.

Kevin – On a dû se tromper de salle, hein Wendy ?

Wendy – Mais c'est quoi, cette pièce, qui se joue dans ce théâtre alors ?

Kevin – C'est une comédie ?

Wendy – Non, parce que nous, les pièces prises de tête et tout…

Sanchez – Bon, je ne sais pas si vous entendrez l'arrière-train siffler trois fois, mais en tout cas, vous n'êtes pas près d'entendre frapper les trois coups. Le spectacle est annulé pour cause de meurtre.

Kevin – Ben oui mais nous, maintenant, on a raté le début du film.

Wendy – On ne va plus rien comprendre.

Sanchez – Bon allez, dégagez avant que je m'énerve… Je vous raccompagne jusqu'à la sortie, pour être sûr que cette fois, vous ne vous tromperez pas de porte…

Wendy – Je peux utiliser les toilettes, avant de partir ?

Sanchez – Si vous voulez, mais je vous le déconseille… La dernière personne qui les a utilisées n'en est pas ressortie vivante…

Kevin et Wendy s'en vont, escortés par Sanchez. Josiane et Gonzague arrivent.

Josiane – Je la sentais mal, cette pièce… Je ne sais pas pourquoi, mais je la sentais mal…

Gonzague – Pour une fois qu'on jouait un texte du répertoire contemporain, c'est réussi !

Josiane – Vous avez raison. On ne devrait jouer que des auteurs morts…

Gonzague – Au moins, ils ne risquent pas de vous claquer entre les pattes juste avant le lever de rideau…

Josiane – Remarquez, si on essaie de voir les choses positivement, cela pourrait donner au spectacle une certaine visibilité…

Gonzague – Le fait qu'il soit annulé, vous voulez dire ?

Josiane – La mort de l'auteur ! Ça pourrait faire un peu de buzz autour de la pièce, comme on dit aujourd'hui. Parce que sinon, vous avouerez…

Gonzague – Quoi ?

Josiane – J'ai assisté à quelques répétitions… Cette pièce est quand même très chiante, non ? D'ailleurs, je n'ai pas compris, c'est un drame ou une comédie ?

Gonzague *(réfléchissant)* – Vous n'avez pas tort, au sujet de Rideau… Et si en plus il a été assassiné, ça donne carrément un petit côté sulfureux à toute cette affaire... On pourrait faire un tabac…

Josiane – Bon, on n'est pas obligés de préciser non plus qu'on a retrouvé Rideau le pantalon baissé au fond des toilettes bâillonné avec du papier toilette, ce n'est pas très glamour…

Gonzague – On pourrait demander à Ratelier de nous faire un article là-dessus dans *Télédrama*… Vous croyez qu'elle accepterait ?

Josiane – Elle ne peut rien me refuser… Grâce à mes relations à la chambre, elle va être bombardée Chevalier des Arts et des Lettres le mois prochain…

Gonzague – Ratelier ? Elle n'a jamais rien écrit de sa vie à part des articles assassins sur des spectacles qu'elle n'a même pas vus. Vous pensez qu'elle pourrait nous avoir la couverture de *Télédrama*…

Josiane – Elle me doit bien ça.

Ils sortent. Ramirez revient avec Sanchez.

Ramirez – Alors Sanchez, ça avance, cette enquête ?

Sanchez – On piétine, commissaire… Je viens d'interroger les deux spectateurs payants, mais apparemment ils se sont trompés de salle… Ils allaient voir un film d'art et essai dans le cinéma d'à côté…

Ramirez – Bon, on verra ce que ça donne du côté des invités… Autre chose ?

Sanchez – J'ai interrogé aussi la directrice du théâtre. Une drôle de bonne femme. Elle n'a pas de téléphone portable, mais elle pourrait bien avoir un mobile…

Ramirez – Vous venez de me dire qu'elle n'avait pas de portable… Comment pourrait-elle avoir un mobile ?

Sanchez – Un mobile pour le crime !

Ramirez – Tiens donc…

Sanchez – Eh oui, commissaire : tous les théâtres parisiens sont aujourd'hui au bord de la faillite. Et les auteurs morts, c'est moins cher…

Ramirez – Moins cher que quoi ?

Sanchez – Moins chers que les auteurs vivants !

Ramirez – Eh bien voyez-vous, Sanchez, voilà quelque chose que j'ignorais.

Sanchez – Vous m'avez toujours dit, Commissaire, avant de commencer une enquête, de me poser cette question…

Ramirez – À qui profite le crime ?

Sanchez – Eh bien dans ce cas la réponse est évidente : Marcel Rideau passé de vie à trépas, ça veut dire plus aucun droit d'auteur à payer…

Ramirez – En somme, un bon auteur est avant tout un auteur mort…

Sanchez – Avouez que dans ces conditions, c'est quand même tentant pour une directrice de théâtre d'inviter l'auteur à la première et de le pendre dans les toilettes en essayant de faire passer sa mort pour un suicide.

Ramirez – Sanchez, je n'avais déjà pas une très haute opinion de vous, mais je crois que je vous avais sous-estimé. Vous ferez une grande carrière dans la police…

Sanchez – Merci Commissaire, ce que vous me dites me touche beaucoup.

Christelle arrive suivie de Madame Racine, genre vieille taupe BCBG, et de Monsieur Tristounet, portant au revers de sa veste plus de médailles qu'un général de république bananière.

Christelle – Excusez-moi de vous interrompre, Commissaire…

Ramirez – C'est qui, ces deux crétins ? Ils jouent dans la pièce, eux aussi ?

Christelle – Ce sont les deux spectateurs en détaxe, commissaire... Je crois que vous vouliez les interroger aussi…

Christelle repart.

Racine – Bonjour Commissaire. Je suis Madame Racine, Présidente de la Société des Auteurs et Imposteurs Dramatiques…

Ramirez – Racine ? Et vous êtes apparentée avec…

Racine – C'est mon aïeul en ligne directe, oui.

Ramirez – Bravo… Ça vous donne en effet une certaine légitimité pour parler au nom des auteurs de théâtre contemporains.

Racine – J'étais invitée à assister à la création de la pièce de Monsieur Marcel Rideau. Il faut vous préciser que l'auteur avait obtenu le Prix du Boulevard Beaumarchais pour écrire cette pièce.

Ramirez – Un prix qui récompense une comédie de boulevard, donc…

Racine – Non, le Boulevard Beaumarchais à Paris. C'est là, au numéro 11 bis, que se réunit le jury du concours dans une de nos succursales, pour délibérer en totale indépendance…

Ramirez – Et vous dites que l'auteur avait obtenu ce prix pour écrire sa pièce ? Je pensais naïvement qu'on accordait des prix à des œuvres déjà écrites… Est-ce que le Goncourt est également décerné par anticipation à un auteur en pariant sur son génie à venir ?

Racine – C'est un peu difficile à comprendre pour un non-initié, je vous le concède, mais…

Ramirez – Monsieur Rideau était peut-être de la famille, lui aussi ?

Racine – Quelle famille ?

Ramirez – Celle qui a donné son nom à un boulevard…

Racine – Mais pas du tout !

Ramirez – Et qu'est-ce qu'il faut faire, au juste, pour obtenir le Prix du Boulevard Beaumarchais ?

Racine – Eh bien… L'auteur doit postuler de façon anonyme, afin de ne pas reconnaître son propre dossier de candidature au cas où il viendrait à faire lui-même partie du jury de sélection…

Ramirez – Une intégrité qui vous honore, chère Madame.

Racine – Ensuite, le candidat doit préciser le sujet de la pièce qu'il envisage d'écrire, bien sûr…

Ramirez – Ah, quand même… C'est assez pointu, dites-moi…

Racine – Je ne vous cacherai pas qu'à ce stade, nous considérons certains sujets plus dignes d'être abordés que d'autres en fonction de l'idée que nous nous faisons de ce que doit être le théâtre d'aujourd'hui.

Ramirez – Quels genres de sujets, par exemple ?

Racine – Disons qu'en nous proposant une pièce dont l'action se passe en Tchétchénie, et mettant en scène des médecins humanitaires sacrifiant leur vie pour secourir des orphelins atteints de la maladie de Parkinson, Marcel Rideau avait bien compris qu'il avait toutes les chances de recueillir notre assentiment…

Tristounet – Si je puis me permettre, Madame la Présidente, il s'agissait de la maladie d'Alzheimer…

Racine – C'est vrai, je ne m'en souvenais plus…

Ramirez – Donc, si je comprends bien, votre préférence va plutôt aux sujets un peu graves. Pour ne pas dire totalement rébarbatifs…

Racine – Non, mais on peut aussi nous proposer des sujets plus légers, comme le chômage chez les travailleurs sans papiers, les tournantes dans les cités ou la toxicomanie chez les intermittents du spectacle. Nous ne sommes pas insensibles à l'humour, non plus…

Ramirez – Je vois… On peut rire de tout, mais entre gens qui partagent le même sens de l'humour…

Racine – Je vous présente Monsieur Tristounet du Syndicat des Écrivains Assistés du Théâtre… C'est lui qui préside le Jury. Il saura sans doute vous expliquer tout ça beaucoup mieux que moi…

Tristounet – Je me présente, Monsieur le Commissaire, Jean-Alain Tristounet, Vice Champion du Monde de Pétanque du Nord-Pas-de-Calais, Détenteur des Palmes Académiques et de la Médaille du Mérite Agricole. En tant qu'auteur de théâtre le plus joué dans le Maine-et-Loire, et Président des Écrivains Assistés du Théâtre, je crois pouvoir parler au nom de l'ensemble de mes amis auteurs.

Sanchez – Attendez, je note… Écrits Vains, c'est en deux mots ou en un seul ?

Ramirez – Laissez tomber, Sanchez. Quelque chose me dit que ce témoignage n'apportera rien à notre enquête…

Tristounet – Je viens d'apprendre moi aussi la disparition tragique de Monsieur Marcel Rideau, et je tenais à vous dire que lorsqu'on assassine un auteur de théâtre, c'est le théâtre qu'on assassine…

Ramirez – Au fait, Tristounet. Au fait.

Tristounet – En un mot comme en cent, Monsieur le Commissaire, Marcel Rideau était un immense écrivain, dont la perte laisse un vide énorme dans le paysage du théâtre contemporain. Que dis-je, un véritable trou noir au milieu de notre galaxie…

Ramirez – Vous le connaissiez personnellement ?

Tristounet *(lyrique)* – Marcel Rideau naquit dans un milieu modeste de la petite bourgeoisie nantaise. Muni de son agrégation de lettres modernes, il monte à Paris, comme on disait à l'époque, pour y suivre des cours d'art dramatique. Mais il comprend vite que sa passion pour…

Ramirez – Bon, Tristounet, ce n'est pas que je m'ennuie, mais vous allez peut-être garder votre baratin pour l'oraison funèbre.

Tristounet – Je suis prêt à répondre à toutes vos questions, Commissaire.

Ramirez – Ce que je voudrais savoir, Tristounet, c'est si quelque chose dans le contenu de cette pièce aurait pu aller à l'encontre des intérêts ou des croyances d'un groupe politique ou religieux quelconque, et aurait pu ainsi motiver l'assassinat de son auteur…

Tristounet – Mon Dieu, je ne pense pas, Monsieur le Commissaire. Nous avons l'habitude de récompenser par avance des pièces qui ne dérangent personne, et qui sont exclusivement destinées à plaire aux généreux donateurs qui nous subventionnent. Dois-je préciser, Commissaire, que je suis, moi-même, un grand ami de la police ?

Ramirez – Mais il arrive tout de même que ces pièces soient montées, non ?

Racine – Rarement, Monsieur le Commissaire. Mais elles font l'objet d'innombrables lectures publiques auxquelles n'assistent généralement que les membres du jury qui les ont sélectionnées…

Edmonde revient avec Josiane.

Edmonde – Commissaire, je viens de faire une découverte que je qualifierais de stupéfiante.

Ramirez – Stupéfiante ? Je sens que vous allez me parler de la coke que j'ai retrouvée dans la chasse d'eau empaquetée dans un sac en plastique étanche ?

Sanchez – Vous avez retrouvé de la coke dans les toilettes, Commissaire ?

Ramirez – Comme cela n'a sans doute rien à voir avec notre enquête, je pensais la garder pour ma consommation personnelle… Mais bon, je vous en aurais donné un peu aussi pour graisser la patte à vos indics.

Sanchez – Merci, Commissaire.

Edmonde – Mais je ne parle pas de cocaïne !

Ramirez – De quoi nous parlez-vous alors, vieille toupie ?

Edmonde – Cette pièce est une contrefaçon, Commissaire !

Racine – Une contrefaçon ?

Edmonde – Je viens de m'apercevoir que j'avais déjà écrit il y a dix ans une critique au sujet de ce navet ! Et après on va dire que je ne fais pas scrupuleusement mon travail…

Ramirez – Quel navet ?

Edmonde – *Le jour juste avant la nuit* ! La pièce qu'on s'apprêtait à jouer dans ce théâtre ce soir !

Ramirez – Vous m'en direz tant…

Edmonde – Pire encore : cette pièce affligeante avait déjà remporté le Prix du Boulevard Beaumarchais à l'époque. Le faussaire s'est contenté de changer le titre. La pièce s'appelait au départ *La nuit juste avant le jour*.

Sanchez – Ah, oui, je trouve ça plus gai, comme titre, moi, pas vous Commissaire ? Plus optimiste…

Edmonde – La pièce originale a été écrite par un certain Marcel Rideau.

Ramirez – Mais c'est le nom de la victime !

Sanchez – Le plagiaire doit porter le même nom que l'auteur qu'il a plagié. Une homonymie qui aura sans doute facilité cette usurpation d'identité…

Tristounet – N'est-il pas à peu près avéré aujourd'hui que les pièces de William Shakespeare n'ont pas été écrites par lui, mais par un nègre qui s'appelait lui aussi William Shakespeare…

Josiane – Donc l'auteur qu'on a retrouvé dans les toilettes serait un imposteur…

Ramirez – Sans doute aussi un cocaïnomane doublé d'un obsédé sexuel...

Sanchez – Pourquoi un obsédé sexuel, Commissaire ?

Ramirez – Un type en caleçon dans les toilettes, les mains attachées dans le dos avec du scotch, un bâillon dans la bouche et le nez enfariné à la coke… Voyons, Sanchez, à quoi cela vous fait-il penser ?

Sanchez – Bon sang, mais c'est bien sûr… Les sévices que vous m'avez vous-même fait subir lorsque je suis entré dans la police en guise de bizutage. Bravo Commissaire ! Il n'y avait que vous pour percer ce mystère dans les cinq dernières minutes de ce spectacle…

Ramirez – Attention, Sanchez, pas de conclusions hâtives ! Car cela pourrait tout aussi bien être une mise en scène habile de l'assassin afin de nous entraîner sur une fausse piste…

Sanchez – Vous avez raison, Commissaire…

Josiane – Reste à connaître l'identité exacte de la victime… Car cette pièce est peut-être une contrefaçon, mais je vous rappelle que nous avons bel et bien un cadavre sur les bras.

Edmonde – Le plagiaire et le plagié sont peut-être père et fils ! Puisqu'ils portent le même nom…

Josiane – Et le père aurait tué le fils ?

Edmonde – C'est très freudien… Mais habituellement, c'est plutôt le fils qui tue le père, non ?

Josiane – Certains pères considèrent leurs enfants comme un prolongement d'eux-mêmes… et d'autres comme de dangereuses métastases.

Sanchez – Et quel serait le mobile du crime ?

Josiane – Le plagiaire a peut-être voulu supprimer le véritable auteur pour s'approprier son œuvre…

Edmonde – À moins que ce ne soit le véritable auteur qui ait voulu se venger de son plagiaire.

Ramirez – Il nous reste donc à savoir si le cadavre retrouvé dans les toilettes de ce théâtre est le plagiaire ou le plagié. L'original ou la copie…

Josiane – Pardonnez-moi, Commissaire, mais tout cela reste quand même très invraisemblable…

Ramirez – Et pourquoi ça ?

Josiane – Seul un malade mental pourrait avoir envie de plagier une pièce pareille…

Racine – Je vous rappelle que cette pièce a reçu le Prix du Boulevard Beaumarchais !

Josiane – Vous avez bien la Médaille du Travail, et vous n'avez jamais rien fait d'utile de votre vie.

Ramirez – Mon hypothèse est la suivante : Marcel Rideau a empoché le Prix du Boulevard Beaumarchais, et comme il manquait d'inspiration, il s'est contenté de plagier la pièce de son homonyme en changeant seulement son titre.

Josiane – Ou alors Marcel Rideau et Marcel Rideau sont bel et bien le même homme. Un auteur qui aura voulu empocher deux fois le Prix du Boulevard Beaumarchais avec la même pièce…

Ramirez – Et vous Racine, vous ne vous êtes rendue compte de rien ?

Racine – Je ne comprends pas… Ce doit être une erreur de notre système informatique… Et vous, Tristounet, vous ne vous êtes pas rendu compte que ce texte était une contrefaçon ? C'est vous qui présidez le comité de lecture !

Tristounet – Bien sûr, Madame la Présidente, mais comme ce comité de lecture statue, en toute indépendance, sur des pièces qui n'ont pas encore été écrites, vous comprendrez que cela peut entraîner certaines…

Racine – Vous êtes un crétin, Tristounet !

Tristounet – Mais Madame la Présidente…

Racine – Je suis vraiment désolée, Commissaire, mais croyez bien que la Société des Auteurs et Imposteurs du Théâtre n'est absolument pas responsable de cette escroquerie. D'ailleurs, nos statuts précisent bien que nous ne sommes responsables de rien…

Ramirez – Bien sûr, chère Madame…

Racine – Je crois qu'il est temps que j'appelle nos services juridiques, Tristounet…

Tristounet – Pour confondre cet imposteur.

Racine – Mais non, imbécile ! Pour dégager notre responsabilité dans cette affaire !

Racine s'apprête à partir.

Tristounet – Je vous suis, Madame la Présidente. *(Se retournant une dernière fois)* C'est le théâtre qu'on assassine !

Josiane – Je vous raccompagne, Madame la Présidente…

Madame Racine, Monsieur Tristounet et Josiane s'en vont.

Sanchez – Je n'y comprends plus rien, Commissaire. Mais alors si Marcel Rideau et Marcel Rideau sont une seule et même personne, par qui Marcel Rideau a-t-il été assassiné ?

Ramirez – Nous sommes ici pour le découvrir, Sanchez… Mais il faut bien avouer que le mystère s'épaissit à mesure que notre enquête progresse…

Marcel Rideau arrive, une corde de chasse d'eau autour du cou, en caleçon, les mains liées par du scotch et une boule de papier dans la bouche.

Marcel – Mmmmmmmm…

Ramirez – C'est qui, celui-là, encore ?

Sanchez – Qu'est-ce que vous racontez, mon brave ? Mais articulez, bon sang ! Qu'est-ce qu'il dit ?

Edmonde – Je crois que pour le savoir, il faudrait lui enlever le papier hygiénique qu'il a dans la bouche.

Sanchez lui enlève le papier de la bouche.

Marcel – Est-ce que quelqu'un pourrait me détacher les mains ?

Sanchez coupe le scotch qui entrave les poignets de Marcel. Josiane revient et aperçoit Marcel.

Josiane – Oh, mon Dieu ! Mais c'est…

Marcel – Je suis Marcel Rideau.

Edmonde – Ah non ! Alors j'ai aussi écrit sa notice nécrologique pour rien !

Josiane – C'est l'auteur, Commissaire. Il va enfin pouvoir répondre à toutes nos questions.

Edmonde – Reste à savoir si nous avons affaire au véritable Marcel Rideau, ou à un faussaire qui aurait usurpé son identité…

Ramirez – Nous allons vérifier cela tout de suite… Vos papiers, Rideau !

Marcel soupire mais montre ses papiers au commissaire.

Marcel – Voilà, vous êtes contents ?

Ramirez passe les papiers à son adjoint.

Ramirez – Vérifiez-moi l'identité de cet individu, Sanchez.

Sanchez examine les papiers de Rideau.

Sanchez – Commissaire, je crois pouvoir affirmer qu'il s'agit de faux papiers. Ça se voit au premier coup d'œil. L'imitation est assez grossière…

Ramirez – Il y aurait donc bien deux rideaux…

Marcel – Évidemment qu'il s'agit de faux papiers !

Ramirez – Vous reconnaissez donc les faits ? Tant mieux, ça nous fera gagner du temps…

Marcel – Je peux voir votre carte de police, Commissaire ?

Ramirez – Non, mais dites donc ! Pour qui vous prenez-vous Rideau ?

Marcel – Pour l'auteur de cette pièce.

Ramirez – C'est du moins ce que vous prétendez, mais les faux papiers qui sont en votre possession prouvent que vous n'êtes qu'un double de l'auteur…

Sanchez – Un double Rideau, en quelque sorte.

Marcel – Permettez-moi d'insister, Commissaire.

Ramirez – Si ça vous amuse… Voici…

Il montre sa carte. Marcel passe les papiers à Josiane.

Marcel – Constatez par vous-même, Madame la Directrice…

Josiane – Mais c'est une fausse carte de police ! Le commissaire est un imposteur, lui aussi !

Ramirez – Si on pouvait quand même éviter les propos blessants…

Marcel – Vous êtes tous des imposteurs ! Vous jouez dans une pièce de théâtre !

Sanchez – On n'est pas des vrais policiers, Commissaire ?

Ramirez – Qu'est-ce que c'est que cette comédie, Rideau ?

Marcel – N'en faites pas un drame, non plus…

Ramirez – Êtes-vous oui ou non le véritable auteur de cette pièce qui n'a pas été jouée ?

Marcel – Non, mais je suis bien l'auteur de cette farce que nous sommes en train d'interpréter !

Edmonde – Le théâtre dans le théâtre, maintenant. Ça a déjà été beaucoup fait, non ?

Sanchez regarde sa propre carte de police.

Sanchez – La mienne aussi, c'est une fausse… Qu'est-ce que cela signifie, Commissaire ?

Ramirez – Que vous n'êtes qu'un guignol, Sanchez… Comme moi…

Sanchez se décompose.

Josiane – Non, mais c'est bientôt fini, cette comédie, Rideau ?

Marcel – Je ne sais pas, je n'ai pas encore écrit la fin…

Josiane – Il n'a pas écrit la fin !

Marcel – À vrai dire, je songeais même à réécrire le début… D'où cette résurrection inattendue qui, je le reconnais, peut perturber les personnages que vous êtes…

Ramirez – Perturber ? Mais Rideau, s'il n'y a plus de meurtre, il n'y a plus d'enquête ! Et s'il n'y a plus d'enquête, il n'y a plus de pièce…

Josiane – C'est de l'inconscience professionnelle, Rideau ! Vous venez de réduire en pièces cette comédie !

Ramirez – Dans quel bordel vous nous avez tous mis, Rideau !

Sanchez essaie d'y croire encore.

Sanchez – Je vais le coffrer, Commissaire…

Ramirez – Voyons, Sanchez… Est-ce qu'on a déjà vu Maigret arrêter Simenon ? Votre revolver n'est qu'un pistolet à bouchon, comme le mien !

Sanchez – Je ne vous laisserai pas salir l'honneur de la police, commissaire. Vous allez voir si mon arme de service est un pistolet à bouchon !

Sanchez sort son pistolet et tire sur Ramirez.

Ramirez – Au secours, c'est un vrai pistolet à eau !

Ramirez est poursuivi par Sanchez qui lui tire dessus.

Josiane – Non mais regardez ce désastre, Rideau ! Que va dire le public ? C'est vous qui nous avez mis dans cette situation… C'est à vous de nous en sortir !

Marcel – Dites-moi que tout ceci n'est qu'un cauchemar, et que nous allons nous réveiller !

Edmonde *(déclamant)* – Nous sommes faits de l'étoffe dont sont tissés les rêves, et notre courte vie un somme la parachève…

Josiane – Shakespeare… Ça c'était un auteur…

Marcel – On a déjà frôlé la contrefaçon, alors si on pouvait éviter les citations…

Cessant de fuir, Ramirez fait face à Sanchez.

Ramirez – Vous l'aurez voulu, Sanchez !

Ramirez sort son pistolet et tire sur Sanchez avec son pistolet à bouchon. Sanchez riposte avec son pistolet à eau.

Marcel – Comment voulez-vous que j'arrive à me concentrer pour trouver une fin à cette pièce dans ce vacarme !

Josiane – Rideau ! Rideau !

Marcel – Quoi encore ?

Josiane – Je ne vous parle pas, à vous ! Je parle à l'ouvreuse : Rideau !

Marcel – Vous croyez vraiment qu'on aura les moyens de se payer un rideau ?

Ramirez et Sanchez continuent à se tirer dessus dans une joyeuse pagaille.

Josiane – Bon ben, je ne sais pas moi… Un noir au moins !

Noir.

Fin

L’auteur

Né en 1955 à Auvers-sur-Oise, Jean-Pierre Martinez monte d’abord sur les planches comme batteur dans divers groupes de rock, avant de devenir sémiologue publicitaire. Il se tourne ensuite vers l’écriture de scénarios pour la télévision, puis revient à la scène en tant que dramaturge. Auteur de plus de cent vingt pièces de théâtre, dont certaines sont devenues des classiques du répertoire (*Vendredi 13, Strip Poker*), il est aujourd’hui un dramaturge français dont les œuvres connaissent une large diffusion internationale. Ses comédies, traduites dans de nombreuses langues, ont été représentées dans plus de cent pays.

Souhaitant favoriser la diffusion de ses œuvres et faciliter leur accès aux compagnies théâtrales, Jean-Pierre Martinez propose ses textes en téléchargement gratuit sur ses sites : https://comediatheque.net/ et https://jeanpierremartinez.net/

Toute représentation publique reste cependant soumise à autorisation auprès de la SACD.

Pour les lecteurs et les compagnies qui préfèrent disposer d’un ouvrage imprimé, ses pièces sont également disponibles en édition papier sur le site The Book Edition.

Pièces de théâtre

Monologues

Comme un poisson dans l'air
Happy Dogs

Pour 2

Alban et Ève
Attention fragile
Au bout du rouleau
Elle et Lui
Euro Star
La Corde
La Fenêtre d'en face
La Maison de nos rêves
La Robe de chambre
Le Joker
Les Naufragés du Costa Mucho
Même pas mort
Pile ou face
Préliminaires
Rencontre sur un quai de gare
Repentir
Réveillon à la morgue
Roulette russe au Kremlin
Une vocation contrariée
Y a-t-il un pilote dans la salle?

Pour 3

Attention fragile
Cartes sur table
Crash Zone
Dessous de table
Horizons
Le Bistrot du hasard
Ménage à trois
Plagiat
Un bref instant d'éternité
Un petit meurtre sans conséquence
Un petit pas pour une femme...
Vendredi 13

Pour 4

Amour propre et argent sale
Appellations d'origines non contrôlées
Après nous le déluge
Bed & Breakfast
Coup de foudre à Casteljarnac
Crise et Châtiment
Déjà vu
Des beaux-parents presque parfaits
Du pastaga dans le champagne
Gay Friendly
Happy Hour
Juste un instant avant la fin du monde
Le Bocal
Le Contrat
Le Coucou
Le Gendre idéal
Les copains d'avant... et leurs copines
Les Pyramides
Les Touristes
Nos pires amis
Photo de famille
Quarantaine
Quatre Étoiles
Requiem pour un Stradivarius
Strip Poker
Un Cercueil pour deux
Un enterrement de vies de mariés
Un mariage sur deux
Un os dans les dahlias
Une soirée d'enfer
Y a-t-il un auteur dans la salle?
Y a-t-il un critique dans la salle?

Pour 5

Crise et Châtiment
Diagnostic réservé
Happy Hour
Il était une fois dans le web
Mortelle Saint-Sylvestre
Piège à cons
Sans fleur ni couronne
Tout est bien qui commence mal

Pour 6 et plus

Apéro tragique à Beaucon-les-deux-Châteaux
Bienvenue à bord
Bureaux et dépendances
Café des Sports
Comme un téléfilm de Noël... en pire
Crise et Châtiment
Diagnostic réservé
Échecs aux Rois
Embouteillage boulevard des Allongés
Erreur des pompes funèbres en votre faveur
Fake News de comptoir
Flagrant délire
Happy Hour
Héritages à tous les étages
Hors jeux interdits
Il était un petit navire
La représentation n'est pas annulée
Le Pire village de France
Le Plus beau village de France
Les Flamants bleus
Les Rebelles
Miracle au Couvent de Sainte Marie-Jeanne
Préhistoires grotesques
Pièges à cons
Primeurs
Réveillon au poste
Revers de décors
Série blanche et humour noir
Spéciale Dédicace
Sur un plateau
Un boulevard sans issue
Un si joli village

Recueils de sketchs
À cœurs ouverts
Alban et Ève
Avis de passage
Brèves de confinement
Brèves de coulisses
Brèves de scène
Brèves de square
Brèves de trottoirs
Brèves du temps perdu
Brèves du temps qui passe
Bureaux et dépendances
Canicule
De toutes les couleurs
Des animaux et des hommes
Des valises sous les yeux
Drôles d'histoires
Elle et Lui
Le Comptoir
Mélimélodrames
Minute, papillon !
Morts de rire
Pas de panique !
Pour de vrai et pour de rire
Sens interdit, sans interdit
Trop c'est trop !
Trous de mémoire
Tueurs à gags

Adaptation
L'Étoffe des Merveilles (d'après l'œuvre de Cervantès)

Autofiction
Écrire sa vie

Essais
Dramaturgies théâtrales
Écrire une comédie pour le théâtre

Poésie
Rimes orphelines

Nouvelles
Vous m'en direz des nouvelles

Toutes les pièces de Jean-Pierre Martinez sont librement téléchargeables sur ses sites :
https://jeanpierremartinez.net/
https://comediatheque.net/

Toutes les chansons de Jean-Pierre Martinez peuvent être librement écoutées sur son site :
https://jeanpierremartinezmusic.com/

Ce texte est protégé par les lois relatives au droit de propriété intellectuelle.
Toute contrefaçon est passible d'une condamnation
allant jusqu'à 300 000 euros et 3 ans de prison.

Paris – Décembre 2012
© La Comédiathèque - ISBN 979-10-90908-43-7
Ouvrage téléchargeable gratuitement.